

Claquer ! Claquer ! Claquer ! Un triple coup contre la Poésie entendue comme plainte, frustration, plainte ou compensation existentielle, contre la Politique entendue comme macronisme ou d'extrême droite, contre l'art carriériste et mercantile. Ce tome V (les quatre autres sortent tous les deux ans depuis 2013) parle de diversité, Blaine le déclare lui-même dans la préface, « imagine que ce livre soit un livre normal », car en réalité ce n'est pas le cas. C'est une tentative de se différencier de cette masse de livres qui répètent toujours la même chose, de « livre le livre » ou plutôt, comme le suggérait feu Philippe Castellin, de « dé-livre », faisant prendre au livre une nouvelle fonction informations sur le créateur et le compte. Il est impossible de cataloguer sa production gigantesque qui couvre la seconde moitié du XXe siècle et s'étend prolifiquement jusqu'à aujourd'hui. Mon ami new-yorkais Richie Kostelanetz a inventé dans les années 70 le terme de polyartiste, il pourrait s'agir dans notre cas d'une définition correcte dans le sens où Julien a expérimenté tous les moyens possibles sans un instant de répit, mais ne rend pas justice à ce qui est sa principale caractéristique, une recherche linguistique raffinée qui la caractérise à première vue et qui ressort imposante aussi de ce volume. Il se déplace avec l'agilité d'un funambule entre les jeux de mots et les artifices subtils mais hilarants de la rhétorique. Si la méthode est « D'abord parler avec la bouche / parler avec la langue / ... puis écrire avec la bouche / écrire avec la langue », l'objectif porte alors sur « sang / cent / sens / sans », d'où « cent sens sans sens ». C'est, volontairement non, le paradoxe de la poésie, développant des sens multiples, puis glissant dans les contradictions du langage, mettant en évidence des décalages phonétiques minimes entre orage et orange, cocasse et coasse, je me tus et je me tue, ou des contrastes chromatiques au fur et à mesure. entre noire et ivoire. Toute l'activité kaléidoscopique de Blaine, riche de suggestions pleines d'esprit et de notes autobiographiques, coule sous nos yeux, j'en extrapole certaines qui font de la véritable âme de l'artiste un observateur attentif de la réalité environnante en ronde-bosse. Par exemple, il rapporte deux photographies, l'une de son poing fermé, l'autre à main ouverte, la peau dans le premier cas, malgré son âge fait allusion à « l'illusion de la jeunesse » alors que dans le second elle se révèle pour quoi elle est ridée, tachetée, vieillie, ce qui renvoie directement à l'importance du geste, aussi minime soit-il.

L'esprit anarchiste émerge dans Made in France où les bras d'une croix gammée contiennent les noms de Zemmour et Le Pen (voir les récentes élections françaises), et sur le fanion de la police nationale quand il est imprimé avec les mots SUICIDEZ VOUS. Il incarne aussi les robes du provocateur, pour cause juste selon moi, lorsqu'il compare l'Arc de Triomphe enveloppé par Christo à l'intervention d'un gilet jaune anonyme sur le même mouvement parisien nous demandant lequel est le meilleur. Julien avec son opus magnus s'impose comme une référence poétique et organisationnelle claire pour toute la communauté de l'expérimentation internationale. Je me souviens très bien de notre première rencontre à la fin des années 70, à Vérone à l'occasion de la énième manifestation organisée par notre compagnon et ami fraternel Sarenco. J'ai été frappé par la simplicité de la personne et en même temps la profondeur, peu de mots mais toujours bien ciblés et réfléchis. Et je pense que cette rigueur explicative est son plus beau cadeau aussi dans l'interprétation.

Chaque fois que je l'ai vu jouer, ce sens de l'essentialité reste imprimé dans l'esprit du spectateur, où rien n'est gaspillé ou improvisé, enrichi par un sens clownesque de la spectaculaire, revenant parfois au nu complet comme une moquerie ou une claque vers la respectabilité. Déraisons, tendance parfois au risque de se blesser quand dans la série intitulée *La chute*, il décide de se jeter à terre au mépris extrême du danger des escaliers raides ou de se jeter du haut des tables empilées sur la scène. Enfin, je me parle de sa voix, de sa voix puissante qui devient corsée, un troisième bras qui lui permet de catalyser l'attention du public sur scène.

Ici il est aussi poète sonore du fait qu'il accorde un rôle résolument fondamental à la vocalité, ce n'est pas par hasard qu'il est anthologisé dans des magazines comme Baobab ou des archives comme La Voce Regina et dans de nombreux autres CD ou vinyles. En conclusion, la sonorité tant écrite qu'orale reste la clé pour ouvrir le cœur technologique d'un protagoniste incontesté de la poésie internationale contemporaine : « ce son est celui de mon corps ou celui de cet espace, c'est un son de nature : voix viande &c., ou un son d'artifice : musique, bruits &c. »

Enzo Minarelli